

Chapitre premier

Jacquelin portait son costard gris croisé des grands jours. Une cravate saumon pâle superbement nouée sur une chemise bleu ciel complétait l'élégance sobre de sa tenue. Le ruban bleu de l'ordre du Mérite ornait la boutonnière, une chevalière en or se pavanait sur un petit doigt à l'ongle manucuré.

Il jeta un coup d'œil flagellateur sur l'arrivant. Comme à l'accoutumée, le commissaire Séverac était vêtu comme l'as de pique. Le cheveu en bataille, les joues mal rasées, une veste informe sur une chemise kaki froissée, ouverte sur un torse délicatement poilu. Le pantalon de laine grise faisait des poches aux genoux, le pli n'était plus qu'un lointain souvenir.

Séverac s'assit avant que Jacquelin ne l'y eût convié. C'était une habitude qui exaspérait ce dernier. D'ailleurs, tout l'exaspérait dans le comportement de son subordonné. Il remarqua les cernes bleuâtres, la rougeur du fond de l'œil bleu, capta une odeur de sueur, de tabac et d'alcool.

– J'ai le sentiment que vous avez passé la nuit dans une poubelle, grommela-t-il.

Séverac ne releva pas et s'enfourna trois pastilles de

chewing-gum à la menthe dans la bouche, qu'il entreprit de mastiquer placidement.

– Vous avez besoin de vous rafraîchir l'haleine ? ricana le divisionnaire.

Séverac lui lança un regard rasoir, avant de sourire largement. Il avait d'impeccables dents blanches bien qu'il fumât comme les torchères de Feyzin. Insupportable injustice pour Jacquelin, qui n'avait jamais touché une cigarette, mais avait une dentition de cheval à l'émail jaune.

– Hier soir, j'ai eu l'immense honneur d'être intronisé chevalier de la Confrérie des Amateurs de Beaujolais de Montchat. C'est une association extrêmement importante qui regroupe des personnages éminents de la vie lyonnaise. Vous m'aviez conseillé de m'intégrer à la bonne société, j'ai suivi vos conseils ! Entre nous, infect, ce picrate. J'ai dû me rincer la bouche au cognac !

Jacquelin soupira. Séverac avait été muté d'office à Lyon après avoir eu des mots violents avec un substitut parisien, un soir où il était pris de boisson, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour. Jacquelin craignait ce subordonné bravache, grande gueule, mais efficace, et attendait avec impatience l'erreur fatale qui lui permettrait de s'en débarrasser. Mais en dépit de son ivrognerie, l'animal était un excellent flic, difficile à prendre en défaut.

– Votre rapport sur ces affaires de viols a suscité l'intérêt de la hiérarchie judiciaire, enchaîna le divisionnaire. Les dossiers que vous avez analysés vont être regroupés et confiés à un seul juge d'instruction avec lequel vous collaborerez.

Jacquelin poussa une chemise verte vers Séverac.

– Voici les ordres de mission.

Séverac feuilleta les papiers.

– Juge Malardin, c'est nouveau ?

– Justine Malardin. Une femme d’une trentaine d’années. Elle vient d’arriver de Lille. Pas une marrante, vous verrez.

– Ça me changera ! ricana Séverac. Une bonne femme marrante, ça se saurait.

– Où en êtes-vous de l’affaire Banista ? La semaine dernière, vous m’aviez annoncé être en bonne voie. Depuis, plus rien.

À cet instant, le portable de Séverac bipa deux fois.

– Un texto. Vous permettez ?

Il accéda au message et lut :

« *Au feu ! Viens m’éteindre !* »

Il sourit, jeta un coup d’œil à son vis-à-vis qui s’était plongé dans un dossier, excédé. Puis il lança une œillade brûlante à la grande photo qui trônait sur le bureau, dans un cadre doré : Helena, l’épouse de Jacquelin à la ville et sa maîtresse à lui dans le secret des alcôves.

« *Extincteur arrive !* », tapa-t-il d’un index agile. Puis il revint à la question de son supérieur.

– L’affaire Banista ? C’est bouclé.

– Ravi de l’apprendre, grinça Jacquelin. Vous auriez pu avoir l’amabilité de m’informer plus tôt !

Séverac haussa les épaules.

– Consultez votre boîte de réception. Je vous ai laissé un mail hier soir. Vous n’étiez pas joignable, une réception à la préfecture, je crois.

– Si vous croyez que j’ai le temps de lire mes mails ! Je dois en avoir une centaine en attente. La prochaine fois, laissez-moi plutôt un message sur mon portable, il me semble vous l’avoir déjà dit.

– C’est possible. Bref, c’est un jeune branleur en manque qui cherchait de la thune pour acheter sa saloperie. On l’a serré à l’aube, il achève de vider son sac. Il prétend qu’au départ, il voulait juste piquer du fric. Mais

la pauvre vieille a résisté, il l'a tabassée, après il ne sait plus. Notre lascar est en train de mettre sa conscience à jour. Il a déjà reconnu trois agressions du même jus qui, heureusement, se sont terminées moins tragiquement. Hélas ! la routine, quoi.

– La routine à Paris ! Ici, nous ne sommes pas habitués à ce genre d'horreurs.

– Alors, c'est que la civilisation est en train d'arriver à Lyon, soupira Séverac. Je peux y aller ? Un indic demande à me voir d'urgence.

*

Jacquelin habitait un immeuble bourgeois proche du parc de la Tête d'Or. Un bâtiment du début du siècle précédent, équipé d'un ascenseur antédiluvien coincé dans la cage étroite de l'escalier.

Séverac l'ignora et grimpa posément les marches jusqu'au troisième. La nuit bien arrosée avait laissé quelques séquelles. Il arriva sur le palier très essoufflé.

Il avait rencontré Helena lors du repas qui suivait la remise d'une médaille à un flic méritant du SRPJ. Une fête de famille en quelque sorte, puisque les conjoints étaient de la partie. C'est ainsi que Jacquelin était venu accompagné de son épouse. Celle-ci en avait eu marre au même instant que Séverac, alors qu'on poussait les tables pour laisser place à la gambille. Ils s'étaient retrouvés à l'extérieur, un peu sonnés par le silence soudain et le froid vif. Il avait gagné sa moto d'un pas évasif, sans plus s'occuper d'elle. Il enlevait la chaîne antivol lorsqu'elle l'avait appelé.

– Commissaire !

Surpris, il avait volté, grogné une interrogation. Elle s'était faite chatte, déhanchée, la tête inclinée sur le côté,

la moue charmeuse. Surprenant changement ; elle ne lui avait accordé qu'un bref regard lorsqu'il lui avait été présenté par Jacquelin.

– Impossible d'avoir un taxi à cette heure. Ça vous ennuerait de me raccompagner ? Dans le 6^e, ce n'est pas loin.

Il l'avait examinée d'un œil critique. La robe noire serrée à mi-mollet semblait incompatible avec la moto.

– Pas de souci pour moi, avait-il marmonné. Mais comment allez-vous faire pour grimper sur mon engin ?

Elle avait éclaté de rire. Sur le moment, il n'avait pas compris ce que sa question avait de drôle. Elle avait troussé sa robe et avait enjambé la moto sans difficulté. Séverac avait maté sans vergogne les cuisses pleines. Dim up noirs !

– Vous allez vous cailler les miches, avait-il prédit, mais après tout, c'est votre problème.

Il avait démarré mollo, elle avait noué ses bras autour de sa taille, il avait senti le moelleux de son torse contre son dos. Intérieurement, il avait pesté. Les emmerdes commençaient.

Le trajet était court, moins de dix minutes. Il avait stoppé au pied de l'immeuble, l'avait aidée à descendre, se rinçant l'œil de nouveau. Le moteur tournait, ronronnement de fauve alanguiné. Elle s'était campée face à lui quelques secondes sans rien dire. Puis, d'un geste presté, elle avait ôté la clé de contact, le ronronnement s'était tu, le silence était tombé. Il avait levé un sourcil interrogateur.

– Venez ! avait-elle exigé.

– Mais il va rentrer ?

Elle avait haussé les épaules.

– Pas avant deux ou trois heures. Il va d'abord passer aux putes, au marché de gros ou ailleurs avant d'aller préparer sa gueule de bois matinale dans une boîte de nuit.

Séverac savait. On l'avait renseigné. Jacquelin avait un faible pour les très jeunes femmes. L'idée de cocufier ce bourgeois frelaté lui avait fait venir une érection de jeune homme. Il avait enchaîné sa moto et l'avait suivie.

La suite s'était passée sur le mode de la tornade. À bien y réfléchir, elle s'était servie de lui comme habituellement un macho se sert d'une femme : en pensant à son seul plaisir. Elle lui avait démontré au passage qu'elle savait parfaitement « grimper sur son engin » et avait montré une belle aptitude au trot et au galop. Il en avait vu des étoiles et elle l'avait foutu dehors avant qu'il n'ait pu totalement redescendre sur terre, sans même l'embrasser.

Le lendemain, Jacquelin lui avait demandé d'un air suspicieux :

– Paraît que vous avez raccompagné ma femme ?

– Fallait bien, avait-il répondu. Elle n'arrivait pas à avoir de taxi.

– Elle avait dû oublier que sa voiture était garée dans la cour, avait grommelé Jacquelin avant de tourner les talons.

Ce bref retour en arrière lui avait permis de retrouver son souffle. Il sonna sur un rythme convenu. Depuis cette première rencontre, ils se voyaient régulièrement, une heure, jamais plus, parfois moins.

Elle devait le guetter. La porte s'ouvrit immédiatement. Elle était en nuisette affolante et portait des bas noirs.

– Et si ça avait été le facteur ?

– C'est lui qui en aurait profité !

Pris d'une subite inspiration, il la poussa vers le salon sans trop de ménagement. Il la propulsa sur le canapé où elle tomba à genoux. D'un geste preste, il lui ramena les bras dans le dos et la menotta. Ensuite, il entreprit de palper son corps, partout, avec lenteur. Comme elle protestait, il lui ôta l'un de ses bas et s'en servit pour la bâillonner.

Lorsqu'il plongea en elle, elle était moite à point.

*

Pour une fois, Helena ne l'avait pas chassé aussitôt après. Elle lui avait demandé cinq minutes, le temps de procéder aux ablutions d'usage. Elle était réapparue vingt minutes plus tard vêtue d'une jupe terre de Sienne longue et ample et d'un bustier noir qui moulait sa poitrine remarquable. Son maquillage mettait en valeur son teint de nacre, œil noir et bouche très rouge. Son parfum lourd et capiteux envahit la pièce.

Séverac la contemplait, plutôt ravi. Il était flatté d'avoir une amante aussi belle et femelle que cette somptueuse garce. Que pouvait-elle foutre avec ce rat insignifiant de Jacquelin ? Une histoire de pognon, probablement. Après tout, qu'importait. C'était leur problème.

– Tu m'as merveilleusement baisée, soupira-t-elle en s'affalant dans un fauteuil en face de lui. Un instant, j'ai cru que tu allais terminer en m'enculant, sale cochon de flic !

La verdeur de son langage n'était pas pour déplaire à Séverac, qui abhorrait les chochottes.

– C'est une idée qui m'a effleuré, mais tu étais déjà sur orbite. Je m'en serais voulu de carboniser ton pied.

– Tu as peut-être eu tort, qui sait ? Dis-moi, es-tu libre à midi ?

Il leva un sourcil étonné.

– *A priori* oui, pourquoi ?

– Tu as beaucoup de boulot, en ce moment ?

– Ça va. Je viens de boucler une affaire glauque et j'enchaîne avec une qui ne vaut pas mieux. Un violeur en série qui bute la plupart de ses victimes en les étranglant.

– Charmant. Celui qui les menotte et les bâillonne avec un bas ?

Il ne se troubla pas.

– Celui-là même.

– Il y a des idées qui ne sont pas perdues pour tout le monde, dis-moi !

– L'âme humaine est parfois fantasque...

– Et chez toi, plutôt perverse ! C'est ce qui me plaît, figure-toi. Donc, à midi, tu pourrais déjeuner avec moi ?

De nouveau, il manifesta son étonnement.

– Déjeuner avec toi ? Quel honneur ! Tu n'as pas peur des rumeurs ?

Elle rit.

– Je ne serai pas seule avec toi. Je veux te présenter une amie. Non ! Ce n'est pas ce que tu penses ! Je ne suis pas partageuse, sauf avec Jacquelin que je laisse tout entier à qui voudrait l'emmener ! Mon amie est veuve. Son mari s'est tué après que sa boîte a fait faillite. Mais sa femme ne croit pas à un suicide. Malgré ses ennuis, il n'était pas dépressif, plutôt combatif. Laure saura t'expliquer tout cela mieux que moi. On dit 12 h 30 chez Émile, à Caluire ?

Chapitre II

– Un client allemand avait promis une grosse commande. Pour pouvoir l’honorer, Marc avait décidé d’investir dans l’achat de nouvelles machines. Malheureusement, la commande ne s’est pas concrétisée et au même moment un autre client a fait faillite, nous laissant une très grosse ardoise. L’enchaînement stupide ; les banques nous ont lâchés. Tout a été très vite. On n’imagine pas combien une PME est fragile.

Laure Ternay s’interrompt, but un verre d’eau. Elle n’avait pas touché à son assiette. Séverac termina posément son foie gras. Il trouvait presque indécent qu’elle n’ait pas pris ne serait-ce qu’une bouchée de ce délice, fondant à souhait. Se priver des plaisirs de l’existence ne ferait pas revenir son Jules à la vie. Il se botta moralement le fondement. Parfois, son cynisme l’écœurait. Il jeta un coup d’œil à Helena. Elle ne valait pas mieux que lui. Son assiette était nettoyée et elle buvait son verre de sauternes à petite gorgée de chatte, ses jambes enroulées autour des siennes. Il se cala dans son fauteuil, attendant la suite. Il se remettait difficilement de leur intermède sexuel qui, succédant à une soirée chargée en spiritueux, avait achevé de le mettre sur le flanc. Pourtant, il avait pris

le temps de passer chez lui se raser, prendre une douche et changer de linge.

« Émile » était un restaurant discret, mais raffiné, installé au pied d'un immeuble de bureaux de Saint-Clair. Les cadres du coin y traitaient leurs prospects, le foie gras maison était réputé. On les avait installés à une table isolée, séparée du reste de la salle par un paravent.

Laure Ternay était une belle femme blonde, la quarantaine épanouie malgré la tristesse de son expression. Séverac la scrutait, attendant qu'elle reprenne son monologue, se demandant s'il allait accepter l'enquête qu'assurément les deux femmes allaient lui demander de mener. Il se dit qu'il le ferait, ne serait-ce que pour rester en contact avec elle, avec dans le coin de la cervelle le secret espoir de la séduire et d'être l'heureux élu qui lui redonnerait goût à la vie.

Il ricana intérieurement. Toujours adolescent à son âge ! Les claques de l'existence ne lui avaient décidément rien appris.

– À partir de là, reprit Laure Ternay, tout a basculé. La plupart de nos amis se sont détournés de nous ; nous n'avions plus rien ni personne à quoi nous raccrocher. Sauf toi, Helena, bien sûr. Il y avait aussi maître Jembert.

– Le syndic de faillite ?

– Oui, un vieil ami de Marc. C'est lui qui a géré tout le dossier et qui poursuit la liquidation.

– J'en ai entendu parler, spécifia Séverac. C'est un homme riche et influent, qui jouit d'une excellente réputation.

Les yeux de Laure flambèrent d'une brusque colère.

– Une excellente réputation, vraiment ! Justement, Marc avait fini par avoir des doutes sur la façon dont avait été menée la liquidation de notre entreprise.

Séverac soupira discrètement. Enfin, on entra dans le vif du sujet. Helena lui jeta un regard entendu. Il venait de leur faire gagner dix bonnes minutes de préliminaires inutiles.

– Avait-il pu concrétiser ses soupçons ?

– J'en suis persuadée. Le soir même de sa mort, je l'avais eu au téléphone.

– Parce que vous n'étiez pas chez vous ce jour-là ?

– Non. Marc avait préféré que je parte quelque temps chez ma sœur, à Limoges, avec les deux petites. Il voulait nous protéger, vous comprenez ? Je l'appelais quotidiennement. Et donc, ce soir-là, il était surexcité. Il affirmait avoir bouclé un dossier et avait pris rendez-vous avec un avocat. Il disait qu'il allait retrouver son honneur et que certains (il ne m'a pas précisé qui) finiraient en prison.

Séverac goûta son filet de bœuf. La viande était extra, fondante et savoureuse. Il but une gorgée de saint-émilion.

– Je n'ai pas trouvé trace de ce dossier, poursuivit Laure Ternay d'une voix sourde. Ni papier ni fichier sur son ordinateur.

Séverac hocha la tête, sans marquer d'émotion particulière.

– Avait-il évoqué ses soupçons à d'autres personnes qu'à vous ?

Laure haussa les épaules, soudain abattue.

– Oui, certainement, mais j'ignore à qui.

Séverac marqua un temps mort, le temps de faire un sort à son filet qui refroidissait. Lorsqu'il eut terminé, il attaqua le moment crucial.

– Expliquez-moi ce qui s'est passé, murmura-t-il, sachant d'avance et avec ennui qu'il allait déclencher des larmes.

Laure avait pris une boulette de pain qu'elle pétrissait nerveusement. Elle parla, d'une voix rauque qui tremblait par moment.

– Comme je vous l'ai dit, il nous avait envoyées chez ma sœur, avec les deux petites. Il ne voulait pas, m'avait-il dit, nous faire courir de risques. Il pensait que lorsqu'il aurait achevé ce qu'il appelait son enquête, nous pourrions revenir, puisque les preuves seraient sur la place publique. Mais entretemps, il ne fallait pas que l'on soit tenté de faire pression sur lui à travers nous.

– Qui ça, « on » ?

– Il ne me l'a pas dit. Je pense qu'il avait des doutes sur Jembert, mais pas uniquement. Il ne voulait rien me dire avant d'être sûr. Lorsque je l'ai eu ce soir-là...

Sa voix se brisa. Helena passa son bras autour de ses épaules et lui murmura quelques mots. Elle se reprit et poursuivit.

– Il m'a dit qu'il me rappellerait le lendemain, après son rendez-vous avec son avocat. Il ne m'a jamais rappelée. J'ai tenté de le joindre à la maison, sur son portable, dix fois, peut-être. J'ai appelé l'avocat qui m'a dit qu'effectivement, ils avaient rendez-vous, mais que Marc n'était pas venu. Folle d'inquiétude, j'ai fini par appeler la police. À force d'insister, j'ai obtenu qu'ils aillent voir chez nous. Il gisait dans le séjour, une balle dans la tête, un revolver à côté de lui. Or, je suis sûre qu'il ne possédait pas de revolver.

– Les portes étaient-elles fermées ?

Elle ingurgita une minuscule portion de son poisson avant de répondre.

– Oui, les portes étaient fermées. Mais les clés n'étaient pas sur les serrures. Un jour, nous nous sommes fait cambrioler. À l'époque, les policiers nous avaient dit que nos serrures ne valaient rien, surtout si la clé n'était pas à l'intérieur.

– Si je résume vos propos : votre mari n’était pas dépressif, n’avait pas de tendance suicidaire, le revolver ne lui appartenait pas et le dossier qu’il venait d’achever a disparu. En conséquence, vous pensez qu’il a été assassiné. Avez-vous dit tout cela à mes collègues ?

Elle hocha la tête.

– Bien sûr ! Mais pour eux, l’affaire était déjà classée. Le revolver portait les empreintes de Marc, il n’y avait pas trace de lutte, portes et volets étaient fermés...

– Donc, vous souhaitez que je fasse ma propre enquête avec le préjugé inverse, c’est cela ?

– Je connaissais bien Marc, intervint Helena. Il était dynamique, optimiste et combatif. Il bouillonnait de projets pour rebondir et repartir. En plus, il adorait sa femme et ses filles. Je n’arrive pas à croire moi non plus qu’il ait pu mettre fin à ses jours.

Laure fondit de nouveau en larmes et cacha son visage entre ses mains.

Séverac se servit un verre et le but à gorgées lentes. Il était pris au piège de ces deux femmes. Comment leur dire non sans vivre ensuite rongé par la honte ? Helena le connaissait suffisamment pour savoir qu’il ne résisterait pas aux larmes de Laure...

– Le problème, marmonna-t-il, c’est que je n’aurai aucun pouvoir. En particulier pas celui de demander une nouvelle autopsie. Bon, je vais me pencher sur la question. Mais si je découvre des éléments en faveur de votre thèse, il faudra prendre un avocat et porter plainte avec constitution de partie civile.

Les regards que lui lancèrent les deux femmes lui allèrent droit au cœur, dans des registres différents.

*